



REBECCA KEAN - 1
TRAQUÉE



CASSANDRA O'DONNELL

REBECCA KEAN - 1

Traquée

Cassandra O'Donnell

REBECCA KEAN - 1

Traquée



© Nathalie Gendre, 2011

© Éditions J'ai lu, 2011

Chapitre 1

Je me demandais si je devais rouler ou non sur le cadavre. De toute façon, je ne pouvais pas le contourner. La route bordée par les arbres était trop étroite et il était allongé en plein milieu de la chaussée. Mais ce n'est pas parce qu'on n'a pas le choix que ça rend les choses plus faciles. On a beau tenter de se convaincre qu'une voiture ne peut pas causer de dommages à un mort et qu'il est plus simple de l'écraser que de le déplacer, on a quand même du mal à appuyer sur l'accélérateur. Putain d'éducation. Je descendis de ma voiture en râlant et jetai un coup d'œil autour de moi. La peur et la douleur avaient imprégné les arbres et j'entendais le pouvoir de la terre me murmurer sa souffrance. La victime était humaine. Je me penchai au-dessus du corps et écartai les mèches de cheveux bruns qui lui collaient au visage. C'était une jeune femme, plutôt jolie. Elle n'était ni blessée, ni dépecée, ni mutilée (c'était toujours ça de gagné). Je passai mes mains au-dessus de son corps et laissai mon pouvoir explorer sa chair en décomposition. Il ne me fallut que quelques secondes pour trouver ce que je cherchais et un signal d'alerte s'enclencha directement dans mon cerveau. Je devais déguerpir et virer ce bout de barbaque de ma

route au plus vite. J'attrapais fermement les jambes de la fille et commençais à la tirer doucement sur le côté.

(Non, déplacer un corps inerte n'est pas aussi facile qu'on peut l'imaginer.)

J'étais presque parvenue à mes fins lorsque je sentis tout à coup une bourrasque glacée me parcourir le dos. Les battements de mon cœur s'accéléchèrent. Je fermai les yeux et me concentrai sur les alentours – la forêt était devenue étrangement silencieuse et la nuit commençait à tomber. Un halo de lumière protecteur m'entoura puis mon pouvoir se mit à ramper à la recherche du prédateur.

Je n'avais aucun mal à décrypter son énergie : elle était aussi perceptible que l'odeur de la mort.

— Sors de là, dis-je d'un ton ferme.

J'avais beau essayer, je n'arrivais pas à le localiser. Pourtant, je le sentais près de moi, il se demandait s'il pouvait m'approcher.

— Très bien, tu l'auras voulu, murmurai-je.

Je respirai un grand coup et laissai la magie m'envahir. Une vague de chaleur me traversa aussitôt le corps et l'énergie jaillit de mes mains pour s'élancer vers les arbres comme une tornade de feu.

— C'est un simple avertissement, criai-je d'un ton menaçant.

J'entendis tout à coup un éclat de rire situé à quelques pas, juste derrière moi.

— C'est noté.

La voix était sensuelle, chaude et envoûtante.

Je me retournai aussitôt.

— Je croyais les vampires plus discrets, lançai-je, exaspérée.

— Et moi, je croyais les sorcières plus prudentes, rétorqua-t-il, visiblement amusé.

Il portait un jean noir et un pull de laine beige.

Des cheveux blonds et lisses tombaient jusqu'en bas de son dos et recouvraient partiellement les traits fins et aristocratiques de son visage sublime. Il était d'une beauté dévastatrice et inhumaine comme peuvent l'être, parfois, ceux de son espèce.

— Désolée de te le faire remarquer, mais la nuit n'est même pas encore complètement tombée, fis-je en haussant les sourcils.

Il se mit à sourire en dévoilant ses crocs.

— Je suis un lève-tôt.

Et en plus, c'est un marrant. Il y a des jours comme ça, où on se sent tellement verni qu'on a envie de se jeter à travers une fenêtre juste pour que ça s'arrête.

— Des problèmes d'insomnie ? raillai-je.

— Parfois. Je ne savais pas que les sorcières aimaient tripoter les cadavres humains, dit-il en jetant un coup d'œil à la fille, c'est une pathologie intéressante.

— Ce foutu corps n'est pas à moi, elle est morte depuis plus de douze heures... me défendis-je aussitôt.

Il se rembrunit.

— Je sais. Ce foutu corps, comme tu dis, nous appartient.

— Personne ne vous a prévenu que la chasse aux humains était interdite ? dis-je d'un air réprobateur.

— Sache pour ta gouverne que celui qui a fait ça – il montra le cadavre – a été durement puni et que ce n'était pas moi. Je venais juste...

— ... faire le ménage ?

— Exactement.

Il s'avancait vers moi. Je me mis à reculer et tombai maladroitement sur les fesses.

— Tu sembles effrayée, susurra-t-il.

Tu m'étonnes. Croiser la route d'un vampire n'était déjà pas une partie de plaisir, alors en rencontrer un assez puissant pour se déplacer en plein jour, c'était carrément l'horreur...

— C'est un réflexe, une stupide histoire d'instinct de conservation, dis-je en me relevant et en frottant mes mains sur mon jean.

Il me fixa. Ses yeux bleus étaient si clairs qu'ils en paraissaient presque blancs.

— Au moins, je ne te laisse pas indifférente, la peur, c'est toujours mieux que rien.

Je n'avais qu'une envie, fiché le camp au plus vite.

— Tuer un vampire ne me pose généralement pas de problème, mais tu n'es pas un vampire ordinaire, pas vrai ? dis-je en affectant un air décontracté.

— Non. Mais si ça peut te rassurer, sache que je n'étais même pas un humain ordinaire.

C'était sans doute étrange, mais je le croyais. Habituellement, j'étais capable de reconnaître l'origine de la plupart des vampires.

Ils utilisaient des intonations et une syntaxe propres à leur époque, mais j'étais incapable de deviner l'âge et l'origine de celui qui se tenait devant moi.

Il me dévisagea soudain comme s'il avait pu lire le déroulement de mes pensées et dit d'une voix condescendante :

— Je suis scythe, mais je doute que cela te dise grand-chose.

Scythe ? Ces nomades avaient vécu dans les steppes d'Ukraine et de Sibérie plusieurs siècles av. J.-C. On les considérait comme les « premiers vampires humains » parce qu'ils avaient pour habitude de boire le sang du premier ennemi qu'ils tuaient au cours d'une bataille et s'abreuyaient dans des crânes sciés qui leur servaient de coupes. Beurk...

— Tu ne fais pas tes deux mille cinq cents ans, dis-je d'un ton narquois.

Une lueur admirative passa dans son regard.

— Tu t'intéresses à l'histoire ?

— Cela m'arrive, répondis-je d'un air évasif.

Deux mille cinq cents ans... J'étais sacrément dans la panade et mon intuition me disait que ça ne risquait pas de s'améliorer. J'avais fait la guerre et j'étais une combattante aguerrie, mais je ne m'étais jamais retrouvée en face d'un tel adversaire.

— Je sens ton angoisse, mais elle est inutile. Je ne peux pas te tuer. Comme tu le sais, les règles du Traité de paix sont strictes et aucun de nous ne peut y déroger, dit-il avec un regret évident.

Les sorcières et leurs alliés (les lycanthropes, les chamans et les muteurs) n'étaient officiellement plus en guerre avec les vampires et les démons, mais on ne pouvait pas dire que ça réjouissait tout le monde. Et si la population surnaturelle mondiale n'avait pas diminué de moitié ces deux cents dernières années, nous serions tranquillement en train de continuer à nous entre-tuer.

— Bien, sur ces paroles réconfortantes, je vais prendre congé et te laisser vaquer à tes occupations, dis-je en lui montrant le cadavre du doigt.

Ses mouvements furent si rapides que je n'eus pas le temps de réagir. Son corps était maintenant collé au mien. Son torse contre mon dos. Et je trouvais ça particulièrement inconfortable.

— Tu crois que je vais te laisser repartir aussi facilement ? chuchota-t-il dans mon oreille tandis qu'il me caressait la joue.

Mes genoux tremblaient et j'avais l'estomac noué.

— Tu ne viens pas de dire que tu n'avais pas le droit de me tuer ?

— C'est parfaitement exact, fit-il en laissant glisser sa main le long de mon dos.

Je tentai d'ignorer les frissons qui commençaient à me parcourir le corps.

— Alors, qu'est-ce que tu veux ? demandai-je d'un ton hargneux.

Ses lèvres pleines et sensuelles étaient presque collées aux miennes.

— Qui es-tu ? me souffla-t-il.

— Cela ne te regarde pas, répondis-je en haletant comme si j'avais fait un cent mètres.

Ce salopard de vampire tentait d'utiliser son pouvoir sur moi.

— J'aurais dû être informé de la présence d'une sorcière sur ce territoire, dit-il d'une voix vibrante en serrant son corps contre le mien.

— Sans blague ? Eh bien, pour ton information, sache que j'en ai croisé au moins une dizaine depuis mon arrivée ici !

Il afficha un sourire condescendant.

— Tu crois que je ne sais pas faire la différence entre quelqu'un comme toi et une vulgaire potioneuse ?

Pratiquement toutes les sorcières étaient des potioneuses. Elles avaient besoin de concocter leurs filtres et leurs mixtures pour pouvoir exercer leur magie. Pas moi.

Je sentais ses doigts caresser ma peau.

— Arrête ça, tu me fatigues...

Il me saisit les cheveux et plongea son regard dans le mien.

Ses yeux s'emplirent soudain de flammes incandescentes et une violente douleur se propagea à l'intérieur de mon crâne. Je me retins pour ne pas hurler. Son attaque psychique m'avait percutée de plein fouet. L'air se mit à vibrer tout autour de nous. Je sentais son pouvoir tenter de fouiller mon cerveau à la recherche de mes souvenirs. Et ça, je ne pouvais pas le permettre. Je me concentrai et renforçai mes défenses mentales. Ça ne leur prit que quelques secondes pour le propulser violemment hors de ma tête.

Le vampire me jeta aussitôt un regard surpris mais ne relâcha pas son étreinte.

— La curiosité est un vilain défaut, dis-je tandis que je laissais ma magie s'embraser et se diffuser à travers mon corps.

— Tu es pleine de surprises... constata-t-il avec un rictus au coin des lèvres.

— Tu n'as pas idée, dis-je en posant mes mains sur son torse.

Mes cheveux noirs se mirent à virer au rouge écarlate et se dressèrent tel un arc-en-ciel de feu au-dessus de ma tête.

Le vampire recula comme si je venais de le brûler.

— Écarte-toi, ordonnai-je d'une voix glaciale.

Il se raidit et une expression étrange passa sur son magnifique visage.

— Une sorcière de guerre... Qu'est-ce que tu fais aussi loin des tiens ?

Ses yeux luisaient de curiosité.

— Je te le répète, cela ne te regarde pas, répliquai-je d'un ton cinglant.

— C'est là que tu te trompes, jeune dame...

Je ne voyais pas où tout ça allait nous mener, nous n'étions pas censés nous affronter, alors...

— Écoute, je n'ai pas du tout l'intention de répondre à tes questions et tu n'as pas l'intention de me tuer, alors, qu'est-ce qu'on fait ? On se bat en enfreignant les règles ? Tu tentes de satisfaire ta curiosité coûte que coûte ou tu me laisses partir ? demandai-je, à bout de nerfs.

Son visage était impassible, mais ses yeux semblaient transpercer mon âme comme une lame fine et tranchante.

— Je ne romprai pas le traité, finit-il par répondre d'une voix neutre.

Chouette, enfin une bonne nouvelle.

— Bien, alors on s'est tout dit, fis-je en me dirigeant vers ma voiture.

— Je ne crois pas, répondit-il, tandis que je grimpais dans ma vieille Chrysler et démarrais sur les chapeaux de roue.

Quelques minutes (et plusieurs excès de vitesse) plus tard, j'apercevais les lumières rassurantes de la ville. Enfin... ville, c'était peut-être beaucoup dire.

Burlington, Vermont, Nouvelle-Angleterre, était considéré par le reste du pays comme un trou perdu.

Charmant, mais terriblement ennuyeux. Ça me convenait plutôt bien au début, du moins jusqu'à ce que je réalise que ce paisible petit bled abritait en secret l'une des plus vieilles communautés surnaturelles du pays. Vous me direz, rien n'est parfait... peut-être, mais si je l'avais su, j'y aurais regardé à deux fois avant de venir m'y installer six mois plus tôt. Les humains de l'office de tourisme auraient dû le mentionner dans leurs prospectus. Ça aurait donné un truc du genre : « Venez visiter Burlington, l'été, vous pourrez pratiquer les sports nautiques ou pêcher sur le lac Champlain et l'hiver, les très longs et très froids hivers du nord-est du pays, vous pourrez faire du ski ou de la randonnée en raquettes, ah, au fait, n'oubliez pas d'amener avec vous quelques fusils munis de balles en argent, un ou deux pieux, trois ou quatre lance-flammes, les habitants du coin sont du genre irritable... »

Évidemment, pour faire ce genre de pub, il aurait déjà fallu que les humains ordinaires se rendent compte de notre présence et ça, ça ne risquait pas d'arriver. Les miens cachaient par tous les moyens notre existence au grand public. C'était une question de survie. Mais il ne fallait pas se faire d'illusions. Il était peu probable que nous réussissions à garder le secret encore très longtemps, du moins pas avec le développement d'Internet, de la science et des médias. Et je devais bien avouer que cette menace n'était pas sans m'inquiéter. Tout comme le fait, d'ailleurs, que nous soyons si nombreux dans une ville si peu peuplée. Une telle concentration de pouvoir était loin d'être habituelle. J'avais bien effectué quelques recherches pour comprendre ce qui avait bien pu attirer autant de

loups-garous, de muteurs, de sorcières et de vampires dans ce coin perdu, mais je n'avais rien appris. Rien, excepté que les plus dangereux d'entre eux, les vampires, avaient été ramenés de France jusqu'au Canada voisin en 1609 par Samuel de Champlain et les colons français.

Comme disait ma grand-mère : « Quand il y a du chaos quelque part, tu peux être sûre que les Français y sont pour quelque chose. »

Et elle savait de quoi elle parlait. Elle était française et c'était une guerrière des éléments. Tout comme moi.

Chapitre 2

Je n'eus même pas le temps d'introduire la clé dans la serrure de mon appartement du centre-ville que la porte s'ouvrit brutalement. Beth Mattison, ma chef de département à l'université et ma meilleure amie, fulminait littéralement.

— Tu as vu l'heure ? J'ai une vie privée moi aussi, ce serait sympa de t'en souvenir.

— Je sais, je sais... je suis désolée, dis-je en posant mon sac.

— Je te signale, Rebecca Kean, que ta fille est couchée, qu'elle a bien mangé et que tout s'est très bien passé. Non, je te dis ça au cas où ça t'intéresserait, fit-elle d'un ton sarcastique.

J'ai souvent entendu dire que les petites rousses avaient sale caractère, mais pour Beth, c'était vrai, et le fait qu'elle soit née loup-garou n'arrangeait rien à l'affaire, bien au contraire. Je décidais de laisser un peu passer l'orage et de faire profil bas en attendant qu'elle se calme. Je ne me sentais d'humeur ni à gérer ses coups de gueule ni à endurer un de ses fameux sermons.

— Merci Beth, dis-je en me jetant sur le canapé et en levant vers elle des yeux faussement penauds.

Elle fronça les sourcils et se mit soudain à humer l'air autour de moi.

— Mais qu'est-ce que... qu'est-ce que tu sens ?

Elle était pire qu'une mère. Une mère avec un odorat de loup. Le cauchemar...

— Le vampire. Je pue le vampire, dis-je en soupirant.

Ses yeux noirs me fixaient et scrutaient mon visage.

— Donc, je suppose que ta balade ne s'est pas très bien passée ?

— Oh si. J'ai trouvé un cadavre, un vampire m'a pelotée puis a tenté de violer mon esprit, mais à part ça...

— Quel vampire ?

— Aucune idée.

Elle se baissa et colla son nez sur mon pull. Ses narines frémissaient et un dégoût profond s'afficha sur son visage.

— Oh non, dit-elle, c'est Raphael.

— Raphael ?

— Le maître des vampires de Nouvelle-Angleterre. C'est lui que tu as croisé.

— Tu veux dire que c'était le Magister ?

Le Magister dirigeait tous les maîtres vampires d'une région. En général, c'était pas un cadeau...

— Oui. Toi qui voulais rester discrète, c'est raté.

Dès la naissance de ma fille Leonora, j'avais passé mon temps à déménager de ville en ville en prenant soin d'éviter tout contact avec les autres créatures surnaturelles – à part Beth, bien entendu. Mais Beth était une exception.

Je l'avais aidée sept ans plus tôt à combattre un démon particulièrement coriace, elle m'en avait été tellement reconnaissante que je n'avais pas pu m'en dépêtrer – c'est l'inconvénient quand on sauve la vie d'un loup-garou – et j'avais fini par m'attacher sincèrement à elle.

— Bon, d'accord, le Magister sait que je suis une sorcière et alors ? dis-je en grimaçant.

Elle haussa ses sourcils minces et parfaitement épilés.

— Et alors, ça nous promet une foule d'ennuis. Raphael dirige les vampires de six États différents, mais il fait partie du Directum du Vermont. Et il habite ici, à Burlington.

Le Directum est la haute autorité des créatures surnaturelles. Il regroupe un représentant de chaque clan présent sur un territoire depuis la fin de la guerre, ils en ont installé un dans chaque État. Il fait office de conseil municipal, d'état civil, de tribunal et de bourreau.

— Aïe.

— Oui, comme tu dis. Les membres du Directum vont vouloir te voir et telle que je te connais, tu ne vas certainement pas vouloir répondre à leurs questions.

— Arrête de paniquer. Je n'ai rien fait de mal, à ce que je sache...

— Non, mais tu aurais dû aller te présenter au conseil. C'est la loi et tu ne l'as pas fait.

Elle se mit à arpenter nerveusement la pièce de long en large. Comme à chaque fois qu'elle était contrariée,

son joli nez droit se retroussait et des plaques rouges apparaissaient sur ses joues.

— Oh, je n'aurais pas dû te faire venir ici, Rebecca. Au moins, à Boston, tu pouvais te faire passer pour une humaine et vivre ta vie tranquillement. Tu m'en veux ? demanda-t-elle d'une voix angoissée.

Beth était une intello. Elle avait enseigné durant dix ans la littérature comparative dans les plus prestigieuses universités du pays et son influence au sein du conseil d'administration de l'université du Vermont m'avait permis de décrocher six mois plus tôt, à vingt-six ans, un poste d'enseignante de français. Et je trouvais ça plutôt chouette.

Je secouai la tête et répondis d'un ton rassurant.

— Non, bien sûr que non. De toute façon, je savais que ça risquait d'arriver. C'est le problème des petites villes, on ne peut pas se fondre dans la masse.

Quoique, en général, j'y parviens plutôt bien. La magie me permet non seulement de décrypter les énergies des autres espèces surnaturelles et de les éviter, mais aussi de me faire passer pour un être humain ordinaire à leurs yeux.

Malheureusement, avec ce qui s'était passé aujourd'hui, ça ne risquait plus d'arriver.

Là, il fallait bien le reconnaître : j'avais franchement déconné.

— Remarque, on peut toujours déménager, murmura-t-elle d'une voix triste en s'asseyant près de moi sur le canapé.

Je remarquai pour la première fois depuis mon arrivée qu'elle s'était maquillée et élégamment vêtue d'une robe noire et de talons hauts. Elle était sublime.

Sublime et jeune. Beth avait quarante-cinq ans mais elle n'en paraissait pas plus de trente, c'était l'une des singularités des loups-garous : ils vieillissaient plus lentement que les humains.

— Ne me dis pas que je t'ai fait louper un rendez-vous galant ? dis-je en affichant un sourire taquin.

— Si, mais je m'en fous, fit-elle avec un geste désinvolte.

— Beth, tu n'es pas ma mère, laisse tomber ton instinct protecteur et pars t'amuser un peu.

— Alors, c'est tout ?

— Oui. De toute façon, qu'est-ce que tu veux qu'on fasse maintenant ? On ne va tout de même pas aller trucider cet abruti de vampire pour l'empêcher de parler...

Ses yeux noirs se mirent soudain à briller.

Je secouai la tête vigoureusement.

— C'est hors de question, dis-je d'une voix ferme.

— Je suis le porte-parole du Directum, je peux nous faire entrer chez Raphael et...

— ... je t'ai dit non et je ne plaisante pas, Beth.

Elle fit crisser son collant avec ses ongles d'un air buté et me défia du regard.

— Pourquoi ?

Je la regardai, plutôt perplexe.

— D'abord, il y a peu de chances pour que l'une de nous puisse survivre à un combat avec Raphael, particulièrement si ça se passe chez lui.

Elle ouvrit la bouche pour m'interrompre.

— Laisse-moi continuer. De plus, tu n'es pas un assassin, Beth. Je te vois mal tuer quelqu'un froide-

ment sans y être contrainte, même si c'est un vampire.

Elle baissa la tête et dit d'une voix enrouée :

— J'ai pas mal de sang sur les mains, pourtant...

— Oui, mais c'était toujours pour te défendre et à chaque fois, tu as fait des cauchemars pendant des semaines. Je n'ai pas envie de t'infliger ça.

Elle fronça les sourcils, mais ne prit même pas la peine de me contredire, c'était inutile.

— C'est sûr que mon palmarès n'a rien à voir avec le tien, fit-elle d'un ton amer. Comment fais-tu, toi ? Pourquoi ai-je l'impression que ça ne te touche jamais ?

Que voulait-elle que je réponde ? Que j'avais été élevée par un clan de psychopathes pour lesquels tuer était aussi naturel que de respirer ? Qu'il n'y avait pour nous ni bien ni mal, mais seulement des luttes de pouvoir ?

Beth était droite, courageuse et fidèle et elle m'aimait sincèrement mais je n'étais pas certaine qu'elle soit capable d'encaisser ce que j'aurais pu lui révéler sur moi ou sur les miens. D'ailleurs, je n'essayais même pas.

— Je suis crevée, je vais prendre un bain et me relaxer, dis-je d'un air las, en me dirigeant vers la salle de bains. Bonne soirée, Beth.

Une seconde plus tard, j'entendais, soulagée, la porte d'entrée claquer violemment. Je n'avais plus envie de discuter ou de continuer à écouter Beth délirer sur une pseudo-attaque suicide.

De toute façon, il n'y avait pas trente-six solutions. Je pouvais soit réveiller Leonora et quitter la ville immédiatement, soit attendre patiemment la décision

des membres du Directum et leur réaction quant à la présence d'une sorcière de guerre sur leur territoire.

Mais pour l'instant, j'étais bien trop crevée pour réfléchir sereinement. Je tournai les robinets de la baignoire et me déshabillai lentement.

J'espérais qu'un bon bain me rendrait les idées claires. Cet après-midi, j'avais agi comme une débutante. Comme si toutes ces années de clandestinité ne m'avaient rien appris. Ça ne me ressemblait pas d'être aussi légère et inconséquente. Les miens ne m'auraient jamais pardonné une telle erreur. Ils m'auraient éliminée. Et ils auraient eu parfaitement raison.

À croire que la société des humains, leur faiblesse, commençait à avoir une influence négative sur mon comportement. Je relâchais la pression. Je n'étais plus assez sur mes gardes. Je perdais mes réflexes. Je devais me ressaisir, et vite, sinon je ne donnais pas cher de ma peau.

Cette erreur avec le vampire était le symptôme angoissant des changements que je constatais dans ma manière d'agir, ces dernières années. Et contrairement à ce que pouvait penser Beth, ce n'était pas la réaction du Directum que je redoutais, mais c'était de me regarder dans la glace un beau matin, et d'y croiser le regard d'une étrangère.

Une demi-heure plus tard, j'étais sortie de l'eau. Et je n'avais toujours pas pris de décision (si ce n'était celle de m'entraîner plus régulièrement et de rouler sur tous les cadavres que je trouverais désormais sur ma route). J'avais enfilé un peignoir et je me dirigeais vers

ma chambre lorsque je me figeai tout à coup. Quelque chose ou quelqu'un m'attendait. Je sentais son énergie parcourir ma peau comme autant de coups de semonce.

— Tu fais des entrées fracassantes, dis-moi, fis-je en ouvrant la porte.

— Je ne voulais pas de malentendu. Alors, j'ai préféré m'annoncer, répondit-il, perché sur le rebord de ma fenêtre.

Raphael m'avait suivie et je n'avais rien senti.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Puis-je entrer ?

Il ne pouvait pas pénétrer dans une maison sans y avoir été préalablement invité. Et je n'avais pas du tout l'intention de prendre un tel risque.

— Non, répliquai-je en secouant la tête.

Je l'entendis pousser un soupir.

— Je ne viens pas pour me battre. J'ai vraiment besoin de te parler, insista-t-il.

— Eh bien, parle, je t'entends très bien d'ici.

Je m'assis sur le lit et croisai les jambes assez maladroitement si bien que la ceinture de mon peignoir de soie se desserra et laissa entrevoir malgré moi une partie très intime de mon anatomie.

— Superbe, fit-il en me lançant un regard admiratif, mais ce n'est malheureusement pas du tout l'objet de ma visite...

Je sentis mes joues devenir écarlates.

— Qu'est-ce que tu veux, Raphael ? dis-je en me réajustant rapidement.

— Qui t'a dit qui j'étais ? Beth ?

— Ça a vraiment de l'importance ?

— Ça dépend. Est-ce que tu as l'intention de partir ?
Mon pouls s'accéléra.

— Pourquoi le ferais-je ? mentis-je.

— Parce que tu sais que j'appartiens au Directum et que tu n'as pas cru bon de nous demander la permission de séjourner dans cet État.

— J'ai toujours eu du mal à me plier aux obligations administratives, fis-je en souriant.

— Et ça n'a rien à voir avec le fait que tu comptais nous cacher ta présence ?

— Viens-en directement au fait, dis-je d'un ton glacial.

— Je suis passé t'avertir que tu n'es pas obligée de partir. Je ne parlerai pas de toi au conseil pour le moment.

Je le fixai à travers les carreaux. Il se tenait de profil. Ses cheveux cachaient les traits parfaits de son visage.

— C'est très généreux de ta part, et que dois-je faire en échange ? demandai-je, méfiante.

— Rien.

— Tu veux dire que tu fais ça pour mes beaux yeux ? raillai-je.

Il se mit à rire.

— Non, mais je préfère te savoir ici plutôt que sous la coupe d'un autre conseil.

Les conseils de chaque État se livraient une sorte de guerre intestine et tentaient d'attirer à eux les membres les plus forts et les plus influents de chaque clan. La politique et ses zones d'ombre avaient fait place aux armes et au sang.

— Tu veux dire que tu as peur que ma présence renforce le pouvoir de l'un de tes rivaux ? Tu plaisantes, j'espère ?

— Non. L'appui d'une sorcière de guerre augmenterait considérablement l'influence du Directum qui pourrait s'en prévaloir. C'est un fait et tu le sais.

J'ouvris complètement la fenêtre et plongeai mon regard dans le sien.

— Raphael, les sorcières comme moi ne servent que leurs propres intérêts. Nous vivons en marge de votre société et ça ne risque pas de changer. Je ne travaillerai jamais pour un Directum.

— Moi je le sais, mais d'autres pourraient ne pas comprendre ou, plutôt, ne pas vouloir le comprendre. Tu as une fille, non ?

Il avait dû apercevoir Leonora à travers la fenêtre de sa chambre.

— Elle te rend fragile, vulnérable au moindre chantage, ajouta-t-il.

— C'est une menace ?

— Non, une constatation. Si tu choisis de rester, je te promets de ne pas révéler qui ou ce que tu es et de ne faire appel à toi qu'en cas d'absolue nécessité. Le marché me semble équitable, tu ne trouves pas ? demanda-t-il d'une voix douce.

Je savais qu'il ne mentait pas. S'il avait vraiment voulu m'empêcher de partir et me déférer devant le conseil, rien ne lui aurait été plus facile. Et la perspective de mettre fin à onze années de fuite et de déménagements n'était pas pour me déplaire.

J'étais épuisée, épuisée de devoir courir sans cesse et de vivre une vie de clandestinité et d'instabilité per-

manentes. D'ailleurs, je n'étais pas la seule. Leonora supportait de plus en plus difficilement de devoir continuellement abandonner son école, sa maison et ses amis...

— Qu'est-ce que tu appelles « une absolue nécessité » ?

Il y avait un piège. Avec les vampires, il y avait toujours un piège quelque part. J'étais bien placée pour le savoir.

— Disons que tu vas devoir me faire confiance sur ce point, fit-il d'un ton suave.

La dernière fois qu'un vampire m'avait demandé de lui faire confiance, ça avait brisé ma vie, je n'étais pas vraiment certaine de vouloir remettre ça.

— Je ne crois pas que ça pourra fonctionner, Raphael.

— Pourquoi ?

— Je n'ai pas du tout l'intention de devenir ta marionnette, ni que tu me fasses le moindre chantage.

— Manipuler une sorcière de guerre, c'est comme jongler avec de la nitroglycérine, ça finit toujours par vous exploser au visage. Je suis beaucoup trop expérimenté pour m'y risquer. Tu n'as rien à craindre à ce sujet.

Nos visages étaient désormais si proches l'un de l'autre que le vent posa une mèche de ses cheveux sur mon front.

— Alors je vais y réfléchir, Magister, fis-je avec un rictus. Mais je tiens à te dire que si tu me trahis, je n'aurais de cesse de te tuer.

— Cela va sans dire... répondit-il en souriant.

— Oui, mais c'est mieux en le disant.

— Bonne nuit, ma douce, fais de beaux rêves, ajouta-t-il, avant de s'élancer dans les airs et de disparaître complètement dans la nuit.

— Cabotin ! lançai-je, certaine qu'il m'entendrait, avant de refermer la fenêtre.

Chapitre 3

Six mois plus tard...

Ce matin d'avril, je prenais tranquillement mon café en observant, par la fenêtre de mon appartement, les commerçants de Church Street installer leurs terrasses et ouvrir leurs boutiques d'antiquités. Mme Tillbourn, la voyante, leva soudain la tête vers moi et m'adressa un signe de la main. Une humaine n'aurait pas pu m'apercevoir derrière les voilages, mais Mme Tillbourn n'était pas tout à fait humaine et je lui fis signe à mon tour.

Cela faisait déjà un bon moment que je ne m'étonnais plus du comportement étrange des habitants de Burlington. Dans cette petite cité rurale et touristique du nord-est du pays, les loups-garous, les vampires, les chamans et autres créatures surnaturelles représentaient près d'un dixième de la population.

Cela ne rendait pas la ville plus dangereuse, seulement plus intéressante.

Je reposai mon bol dans l'évier, jetai un rapide coup d'œil à ma montre et me précipitai hors de la cuisine.

— Leo, dépêche-toi, ça urge ! criai-je en passant devant la porte de la salle de bains.

Leonora l'ouvrit aussitôt en souriant. Elle était pratiquement prête.

— Maman, tu peux me coiffer ?

Ma fille venait de fêter ses neuf ans, mais sa maturité était celle d'une adolescente humaine de treize ou quatorze ans. Elle avait hérité de mes longs cheveux noirs, de mes yeux vert émeraude, de mon teint pâle et de mes traits fins et réguliers.

— D'accord mais vite fait, dis-je, j'ai pris ma douche, mais je ne suis pas encore habillée.

Je lui brossai rapidement les cheveux et les attachai avec un élastique.

— Ça ne te fait pas mal ? lui demandai-je.

— Très drôle, maman, répondit-elle en levant les yeux au ciel.

Il m'arrivait parfois d'oublier que Leonora ne ressentait pas la douleur. Ce don était plutôt rare, même pour quelqu'un comme elle.

— Bon, voilà, j'ai terminé, dis-je d'une voix stressée en regardant ma montre pour la troisième fois depuis deux minutes.

— T'inquiète, tenta-t-elle de me rassurer, mon professeur nous a prévenus qu'elle n'arriverait pas avant 10 h 30, ce matin.

— Oui, mais tu oublies que moi aussi, je dois aller bosser, dis-je en fonçant aussitôt dans ma chambre.

J'ouvris la porte de mon placard, posai la main sur mon jean et me ravisai. En jean, j'avais l'air d'une adolescente, pas d'un professeur d'université. Il y a encore peu de temps, ma garde-robe n'était pratiquement

constituée que d'une quinzaine de jeans de toutes formes et de couleurs différentes. Depuis que j'étais devenue enseignante, j'avais investi dans des tenues un peu plus féminines.

Le plus dur dans cette transformation vestimentaire avait été de m'habituer à porter des talons hauts sans risquer de me faire une entorse et c'était toujours pas gagné.

Je me tournai vers la penderie et saisis une jupe droite anthracite, un chemisier blanc et une veste courte en cuir noir.

Je complétais ma tenue par une paire d'escarpins.

— Maman, il est presque 10 heures, tu vas être en retard, dit Leonora en entrant brutalement dans la pièce.

Elle se figea et me jeta un regard admiratif.

— Waouh, t'es vraiment belle.

Je jetai un coup d'œil dans la glace en grimaçant et décidai de me passer de maquillage. Je ne pouvais peut-être pas passer inaperçue, les humains accordent beaucoup trop d'importance au physique pour ça, mais au moins je pouvais limiter les dégâts.

Leonora dut voir passer la contrariété dans mon regard parce qu'elle se renfrogna aussitôt.

— Pourquoi est-ce qu'à chaque fois que je te dis que t'es belle, tu fais une drôle de tête ? demanda-t-elle d'un ton agressif.

— Être belle, c'est attirer l'attention, Leo, c'est comme ça...

— Ouais, eh bien, on ne va pas se défigurer pour ne pas se faire remarquer, râla-t-elle.

Je me mis à rire.

— Non, bien sûr que non.

Elle hocha la tête et ajouta :

— Ah, au fait, tu sais, j'ai vu une lampe dans une boutique, elle serait super bien dans le salon.

Je fronçai les sourcils.

— De quelle couleur ?

— Orange, annonça-t-elle fièrement.

Je soupirai, un peu blasée.

Il y a quelques mois, j'avais décidé de refaire complètement notre appartement. Leonora, qui rêve depuis toute petite d'être décoratrice, m'avait suppliée de la laisser choisir seule le revêtement des murs et la couleur des meubles. Résultat, le couloir, le salon et la salle à manger étaient rouge vif, la cuisine jaune et les chambres roses. Quant aux meubles, ils étaient aussi colorés que le reste de la maison. J'avais l'impression de vivre dans une caserne pour pompiers légèrement efféminés.

— Tu peux me laisser le temps d'y réfléchir, on est un peu juste côté fric ce mois-ci, mentis-je avec un sourire angélique.

— Mais c'est soldé, répondit-elle avec enthousiasme.

— Leo, je t'ai dit que j'y réfléchirai.

Mais ma fille était tenace.

— Maman, s'il te plaît. Je travaille bien à l'école, je suis sage, je n'ai blessé personne et je me suis même fait des copines humaines. Allez, s'il te plaît.

Elle n'avait pas tort. Pour une fois, je n'avais pas dû m'enfuir de la ville et effacer les traces de ses bêtises et je trouvais ça reposant.

— Alors, écoute-moi bien, si tu continues à te montrer raisonnable et à contrôler ton tempérament, je

t'autoriserai à acheter cette foutue lampe. Attention, ne me déçois pas, Leo.

Elle acquiesça et me lança :

— Ne t'inquiète pas pour ça, je n'ai pas envie que tu me colles un sort de mutisme comme la dernière fois.

Ne pas pouvoir prononcer un mot pendant deux mois l'avait traumatisée et (du moins je l'espérais) suffisamment effrayée pour l'empêcher de commettre d'autres bévues et risquer de se faire repérer par les humains.

— On y va ?

Je sentis soudain l'appel de l'air et un vent de douleur se mit à pénétrer à l'intérieur de l'appartement. Leonora me lança un regard terrorisé et ses membres se mirent à trembler brusquement.

— Maman... murmura-t-elle.

Je la pris dans mes bras et lançai un sort de fermeture sur la porte et les fenêtres.

— Je sais, je l'ai senti, dis-je d'une voix que je voulais rassurante.

— Elle a peur et elle a mal...

— Oui, ma puce.

Leonora me regardait, l'air accablé.

— Qui c'est, maman ?

— C'est Mme Tillbourn.

— Mais c'est une voyante, ils ne peuvent pas lui avoir fait mal, elle l'aurait vu sinon...

C'était bien ce qui m'inquiétait.

— Elle est... ? demanda-t-elle d'une voix apeurée.

J'avais ressenti le dernier battement de son cœur et la tristesse qui s'était échappée de son âme. Oui, Christine Tillbourn était bel et bien morte.

— Je ne sais pas, mentis-je.

— Si. Tu sais toujours, maman, dit-elle en me fixant, le regard grave.

— Écoute, ma chérie, on va attendre quelques minutes et descendre dans la rue comme si de rien n'était, d'accord ? De toute façon, moi je dois aller travailler et toi tu dois aller à l'école, pas vrai ?

Elle hocha la tête et dit :

— D'accord, mais...

— ... mais quoi ?

— Tu m'avais dit que la guerre était finie et que la vie allait être géniale, mais en fait c'est comme avant.

— Non, lui dis-je, ce n'est pas comme avant. Tu sais, malheureusement, guerre ou pas guerre, il y aura toujours des criminels et des victimes, c'est une question de nature...

— Et nous, maman, on est quoi ?

— Des armes, répondis-je d'une voix ferme.

Elle me lança un regard noir.

— Et pourtant, tu ne vas pas tuer ceux qui ont fait ça.

Je me figeai en la regardant.

— Je ne peux pas, Leo. Si je les punis, on devra partir encore une fois. C'est ce que tu veux ?

— Franchement, si c'est pour qu'on vive cachées, je ne vois pas l'intérêt de rester ici... dit-elle d'un ton écœuré.

Je ressentais sa frustration et la comprenais parfaitement. Ne pas descendre et botter le cul à ceux qui avaient tué cette sympathique vieille dame m'avait pas mal coûté à moi aussi.

— Je sais ce que tu penses, mais si tu veux survivre dans ce monde de dingues, il va falloir que tu choisisses intelligemment tes priorités et que tu apprennes à réfléchir avant d’agir.

— Je sais, je sais. La raison avant les sentiments, c’est ça ?

Elle me regardait en serrant les poings.

— Oui, ma belle, dis-je d’une voix triste, c’est ça.

Pourtant, j’aimais bien Mme Tillbourn. La première fois que j’avais croisé cette dame de soixante-quinze ans aux cheveux blancs tirés dans un chignon impeccable, et à la démarche fière, elle avait eu un sourire charmant et m’avait dit qu’elle était heureuse de mon arrivée à Burlington puis m’avait murmuré d’un air mystérieux qu’elle savait que je m’y plairais. Je n’avais aucune idée de ce qu’elle avait vu dans ses visions, ni à quel point elle m’avait percée à jour mais elle ne m’avait jamais créé d’ennuis et avait toujours été extrêmement discrète à mon sujet.

— Eh ben, ça craint.

— Comme tu dis, fis-je en saisissant mon sac et en la poussant vers la porte d’entrée.

Nous descendîmes les escaliers prudemment. Je ne tenais à tomber ni sur les nôtres, si tant est qu’ils aient déjà été mis au courant, ce dont je doutais fortement, ni sur le ou les agresseurs de la voyante. Je sortis la première et jetai un coup d’œil aux alentours. La rue commençait à se remplir de touristes venus par ferry du Canada ou de l’État de Washington. Tout était calme.

Je fis signe à Leonora d’attendre un peu et je traversai la rue. Vue de l’extérieur, la petite boutique d’anti-

quités semblait normale. Des murs en pierre rouge et les boiseries extérieures peintes en blanc rendaient l'endroit sympathique et joli. Les grilles de la vitrine étaient levées, mais la porte était fermée à clé. Je sondai rapidement l'intérieur. L'effluve de Mme Tillbourn persistait comme si son âme avait décidé de s'attarder un peu plus longtemps, mais je ne trouvai aucune trace de son enveloppe charnelle. La voyante avait tout bonnement disparu.

Je rejoignis ma fille et nous nous dirigeâmes rapidement vers ma voiture, garée un peu plus loin. Trouver des places en centre-ville devenait de plus en plus compliqué et le fait que ma rue, Church Street, soit piétonne n'arrangeait rien (en partie à cause des courses).

Leonora ne desserra pas les dents durant le trajet jusqu'à l'école. Je ne lui en voulais pas, un nœud me nouait l'estomac et je me demandais si j'avais bien fait de ne pas être intervenue, même si je savais qu'il était trop tard pour sauver l'antiquaire et que le jeu n'en valait probablement pas la chandelle.

— Leo, je suis désolée, dis-je en lui caressant les cheveux.

Elle se contenta de hocher la tête sans répondre, prit son cartable et descendit de la voiture sans se retourner. J'attendis quelques secondes qu'elle pénètre dans l'école et je redémarrai le cœur gros, en direction de la verte et luxuriante université du Vermont.

Durant le trajet, je réfléchis à ce que j'allais bien pouvoir faire au sujet du meurtre. Cette histoire de voyante n'était pas bon signe. À ma connaissance, la vieille chamane était la seule à pouvoir lire aussi clai-

rement dans l'avenir et sa mort allait rendre aveugle le reste de la communauté surnaturelle de Burlington. Ce qui était certainement le but recherché par ses meurtriers, et d'après mon expérience, le prélude à des événements à venir encore plus sombres. La question était maintenant de savoir si je comptais ou non en parler à quelqu'un.

Mon instinct me disait que ne pas communiquer une information aussi importante risquait d'avoir de fâcheuses conséquences, mais d'un autre côté...

Au bout de quelques minutes d'hésitation, je me décidai finalement à appeler Beth. Je tombai sur son répondeur et lui narrai brièvement les événements de la matinée en lui demandant de me retrouver durant l'interclasse.

Quand je me garais sur le parking de l'université, il était déjà près de 11 heures. La pluie commençait à tomber. Je saisis aussitôt ma sacoche et ouvris précipitamment la porte de ma voiture afin d'éviter le déluge qui se préparait. C'est alors que j'entendis le bruit d'un choc, suivi d'un rugissement de rage.

— Vous ne pouvez pas faire, attention, non ? grogna une voix masculine derrière la portière.

— Oh, je suis désolée, je ne vous avais pas vu, m'excusai-je en sortant de la voiture.

Je levai la tête et me figeai. Il devait bien mesurer près d'un mètre quatre-vingt-quinze et avait une corpulence et une musculature plutôt impressionnantes.

Je fis la moue et jetai aussitôt un coup d'œil à l'état de ma portière. Il y avait bien une bosse.

Le géant se mit à éclater de rire.

— Vous voulez qu'on fasse un constat ?

J'allais commencer à l'incendier et lui dire où il pouvait bien se fourrer son constat quand je croisai soudain son regard. Ses yeux noirs et profonds brillaient d'amusement.

— Vous vous trouvez drôle, je suppose ? dis-je, agacée.

— Pas du tout. Il y a eu un accident, j'estime qu'il est normal qu'on fasse un constat.

Son nez était droit et sa mâchoire bien dessinée. Ses cheveux bruns bouclés tombaient en cascade au niveau de ses épaules. Il n'était pas beau à proprement parler, mais ne manquait pas de charme. Du moins, si on aimait le style « Conan le barbare » et le côté viril.

— Ce qui est arrivé est votre faute. Si vous aviez fait attention, vous auriez remarqué que j'étais en train de me garer, et donc, bien évidemment, que je n'allais pas tarder à sortir de ma voiture, lançai-je avec une parfaite mauvaise foi.

Il haussa les sourcils.

— Donc, si je comprends bien votre raisonnement, je suis responsable de ce qui vient d'arriver ?

Mon regard s'attarda malgré moi sur ses pectoraux puissants que cachait mal son pull noir et moulant.

— Absolument, mentis-je avec aplomb.

— En tant que professeur de droit et avocat, je ne suis pas certain de partager votre appréciation des faits.

Il était terriblement attirant, mais je n'avais pas le temps de jouer, j'étais déjà en retard.

Je lui lançai un regard hargneux.

— Eh bien, faites-moi un procès, raillai-je.

La pluie tombait en trombe, j'étais complètement trempée et je commençai à frissonner.

— Ne me tentez pas, dit-il avec tellement d'ambiguïté dans la voix que je me mis à rougir.

— Telle n'est pas mon intention, rétorquai-je.

Il s'approcha et avant que j'aie eu le temps de réagir, il écarta mes cheveux de mon visage et posa sa main sur ma joue.

— Vous êtes trempée, dit-il d'une voix tendre.

Il était si près de moi que je pouvais sentir son souffle sur mon visage.

— Et à qui la faute ? Qui fait une tonne d'histoires pour pas grand-chose, vous n'êtes même pas blessé, dis-je d'une voix tremblante.

Ce type me troublait. La partie rationnelle de mon cerveau semblait avoir du mal à fonctionner.

Je vis un sourire ironique se dessiner sur ses lèvres.

— Ça, c'est vous qui le dites. Allez, venez, je vous emmène prendre un café, ça va vous réchauffer.

Je secouai la tête.

— Désolée, je... je ne peux pas, bafouillai-je.

J'avais envie de me cogner la tête contre un arbre, histoire de m'éclaircir les idées.

— Vous ne pouvez ou vous ne voulez pas ? dit-il en approchant sa bouche près de la mienne.

Je me reculai.

— Les deux. Je dois y aller, mes étudiants m'attendent.

— Je vois, dit-il d'une voix neutre. Eh bien, au revoir, heu... au fait, comment vous appelez-vous ?

— Rebecca, je m'appelle Rebecca Kean.

— Eh bien, au revoir, Rebecca. Je pense que nous nous reverrons bientôt.

— C'est une promesse ? lui lançai-je.

— Sans aucun doute... répondit-il d'un ton énigmatique.

Je percevais encore le poids de son regard dans mon dos tandis que j'entraï en courant dans le hall en passant sous les magnifiques colonnes blanches situées à l'entrée de l'université. Les étudiants grouillaient dans les couloirs. Je me dirigeais immédiatement vers ma salle de classe. Mes chaussures, pleines d'eau, faisaient un bruit sourd et humide sur le sol. Je me sentais à la fois furieuse parce que j'avais l'impression de m'être comportée comme une gamine gouvernée par ses hormones et déstabilisée. Les humains n'étaient généralement pas capables de faire naître chez moi le moindre désir. Ce n'était pas que je les méprisais ou quoi que ce soit de ce genre, mais je n'étais simplement pas programmée pour. Mon système métabolique était différent. La dernière fois que j'avais fait l'amour, j'avais à peine seize ans et mon amant n'avait rien d'humain.

— Rebecca ? m'interpella Beth avant que j'entre dans ma salle de cours.

Je remarquai immédiatement son air soucieux.

— Tu vas bien ? lui demandai-je d'une voix inquiète.

— Je dois te parler, me dit-elle.

— Je sais.

— Non, ce n'est pas à cause de la voyante.

— Il y a un problème ?

Elle jeta un coup d'œil méfiant autour de nous et hochâ la tête.

— Ce n'est tout de même pas à propos de mon travail ? demandai-je, irritée.

Certains étudiants me trouvaient trop rigoureuse et trop sévère dans mes notations et s'étaient plaints auprès de la direction de l'université.

— Ça n'a rien à voir avec le boulot, ça concerne la meute, me rassura-t-elle aussitôt.

Je fronçai les sourcils, soudain inquiète. Beth ne discutait jamais des affaires de la meute avec moi et s'était toujours montrée très pointilleuse à ce sujet.

— C'est grave ?

— Question idiote.

Je ne pus m'empêcher de sourire.

— Bon, je ne peux faire attendre mes élèves plus longtemps, mais je te propose de se retrouver d'ici deux heures dans mon bureau, ça te va ?

Elle regarda sa montre et acquiesça.

— D'accord, on dit 13 h 30 dans ton bureau.

Je la regardai s'éloigner doucement et ne pus m'empêcher de frissonner. Beth ne m'avait rien dit, mais c'était inutile. Ça sentait les grosses emmerdes à plein nez et elle allait me demander de plonger les mains dedans. Et avec le sourire en plus.

Chapitre 4

À la fin du cours, j'étais passée à la cafétéria prendre un sandwich au thon puis je m'étais rendue directement dans la minuscule pièce aux murs gris qui me servait de bureau. J'avais une tonne de boulot en retard, à commencer par deux énormes tas de copies à corriger. J'aimais enseigner. Bon, au début, j'avais trouvé ça un peu curieux que Beth soit parvenue à me dégotter une place pour laquelle je n'avais aucune compétence véritable, mais j'avais vraiment pris ce boulot comme un défi. Et je ne m'en étais pas si mal sortie. J'étais véritablement calée en littérature française, ça, au moins, c'était réel et j'avais récupéré les cours d'un célèbre professeur à la retraite pour élaborer les miens, ce qui rendait mon enseignement plutôt intéressant. Évidemment, je manquais parfois de pédagogie, mais je parvenais petit à petit à y remédier. C'était du moins ce que me faisaient sentir mes étudiants qui restaient désormais volontiers à discuter avec moi après les cours. Bien sûr, durant les premiers mois, j'avais eu droit à quelques sourires appuyés et à une petite cour discrète de la part des garçons, ça, malheureusement, je savais que je n'allais pas y couper. Quand on a vingt-six ans,

qu'on en paraît vingt (l'âge de la plupart des étudiants), c'est inévitable. Agaçant, énervant, mais inévitable.

Lorsque Beth entra dans la pièce, je commençai à peine mes corrections. Son visage était décomposé. Elle s'assit dans le vieux fauteuil de cuir élimé juste en face de moi en se tordant nerveusement les mains.

— Bon, alors, que se passe-t-il ?

— Le fils de Jerry a disparu, fit-elle d'un ton lugubre.

D'horribles plaques rouges avaient envahi son ravissant visage.

— Jerry Wikman ?

— Oui.

Jerry était un gros producteur de sirop d'érable et un loup-garou influent de la meute locale.

Que les autres membres de son clan ne soient pas parvenus à retrouver son fils était pour le moins inhabituel, pour ne pas dire improbable. Il existe une sorte de lien mystique entre les loups qui les relie les uns aux autres et leur permet de savoir où chacun se trouve sur le territoire.

— Et tu penses que ceux qui l'ont enlevé ont aussi tué la chamane ?

Elle hochait la tête.

Je savais bien que le meurtre de la voyante n'était qu'un prélude à de plus gros emmerdements, mais j'aurais préféré que Beth n'y soit pas mêlée.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Vas-y, si je peux t'aider, tu sais très bien que je le ferai.

Elle rougit brusquement.

— Je ne suis pas là de mon propre chef, Rebecca. Si ç'avait été un service personnel, je serais passée chez toi et...

— Alors, qui t'a envoyée ? Ton Alpha ? Tu lui as dit que je suis une sorcière ?

— Non, bien sûr que non.

Je poussai un soupir de soulagement puis réfléchis rapidement. À part le mâle Alpha, le chef de son clan, Beth n'avait à se soumettre à aucune autorité, à part...

— Ne me dis pas que tu es ici sur ordre du Directum ?

— Tu sais que je suis leur porte-parole, répondit-elle d'un air gêné.

Tous les signaux d'alarme étaient enclenchés dans ma tête.

— Pourquoi veulent-ils me voir ?

— Tu ne vas pas me faciliter la tâche, hein ?

Je pinçai les lèvres.

— Pas vraiment.

— Voilà. Dès que j'ai eu ton message concernant la mort de la voyante, j'ai prévenu le Directum et je suis tombée sur Raphael. Il m'a demandé qui m'avait donné l'information et je n'ai pas eu d'autre choix que de lui dire que c'était toi. Elle est morte, Rebecca, je ne pouvais pas faire autrement, et puis avec la disparition de Franck...

— Inutile de te justifier, je connaissais les risques quand je t'ai prévenue, dis-je sobrement.

Elle se détendit, visiblement soulagée.

— C'est dommage, j'ai tout fait pour qu'il m'oublie, soupirai-je.

Depuis ma rencontre avec le maître vampire de la Nouvelle-Angleterre, quelque temps plus tôt, je ne sortais plus le soir, je ne me rendais pas aux réunions publiques après le coucher du soleil, je n'allais même pas faire les boutiques passé une certaine heure.

Elle eut une expression amusée.

— Raphael n'oublie jamais rien. C'est une machine. La machine la plus implacable, la plus cruelle et la plus redoutable que j'aie jamais rencontrée.

Oui, mais jusque-là, il avait tenu parole. Il n'avait pas révélé aux autres membres du Directum qu'une sorcière de guerre s'était installée à Burlington.

— Bon. Alors comment ça va se passer ? demandai-je, la mâchoire serrée.

— Le Directum veut que tu assistes à la réunion qui aura lieu ce soir.

— Où ?

— Nous nous réunissons en général chez Raphael. Sa maison est assez isolée. Si tu veux, je viens te prendre à 19 heures.

J'avais autant envie de m'y rendre que de me jeter dans l'eau bouillante.

— Je ne peux pas, rétorquai-je, je n'ai personne pour garder Leonora.

— Ne t'inquiète pas pour elle. J'ai demandé à Caroline de jouer les baby-sitters ce soir.

Caroline était une lycanthrope et une amie de Beth. Elle était sensée et responsable, du moins suffisamment pour que je puisse lui confier Leo quelques heures.

— Parfait, grognai-je. Qu'a dit Raphael au conseil, Beth ?

— D'après ce que je sais, rien de trop compromettant. Il leur a juste dit que tu étais une jeune sorcière et que tes dons pouvaient s'avérer intéressants, fit-elle d'un ton rassurant.

Il continuait à tenir sa langue. Je soupirai de soulagement.

Elle le remarqua et me regarda d'un air intrigué.

— Qu'aurait-il pu leur raconter d'autre, Rebecca ?

— Je... j'ai été un peu imprudente ce jour-là, dis-je d'un ton soucieux.

— Imprudente... imprudente comme le jour où tu m'as aidée et que j'ai découvert à quel point tu pouvais être puissante ou... ? demanda-t-elle, angoissée.

— Très imprudente.

— Je vois, fit-elle d'un air renfrogné.

— Je ne crois pas, non...

Elle me jeta un regard plein de tristesse.

— Cela fait combien de temps qu'on se connaît, toutes les deux ?

— Près de sept ans, pourquoi ?

— Parce que au bout de sept ans, je n'ai jamais révélé à personne que tu es une sorcière, même pas à ma propre meute. Et tu ne me fais toujours pas assez confiance pour me dire ce que tu fuis depuis toutes ces années.

— Je suis désolée, ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

Elle était au bord des larmes.

— Tu devrais savoir au bout de tant de temps que jamais je ne te trahirais...

On m'avait appris que les marques d'amitié les plus sincères ne résistaient pas à la torture. Et c'était une leçon que je n'avais pas oubliée.

— Pas volontairement, c'est vrai. Mais il n'y a pas que ma vie qui est en jeu, il y a aussi celle de Leonora.

REBECCA KEAN - 1

TRAQUÉE

Nouvelle-Angleterre, Burlington...
Pas de délinquance, élue la ville la plus paisible
des États-Unis, bref, un petit havre de paix
pour une sorcière condamnée à mort
et bien décidée à vivre discrètement et
clandestinement parmi les humains.
Malheureusement, en arrivant ici, je me suis
vite aperçue que la réalité était tout autre
et qu'il y avait plus de démons, de vampires,
de loups-garous et autres prédateurs que
nulle part ailleurs dans ce foutu pays.
Mais ça, évidemment, ce n'est pas le genre de
renseignements fournis par l'office de tourisme.
Maudit soit-il...

CASSANDRA O'DONNELL

Fan inconditionnelle d'urban fantasy, Cassandra O'Donnell est une grande spécialiste de toutes les créatures de l'ombre et de la nuit. Elle nous entraîne avec brio sur les traces d'une héroïne à la hauteur d'Anita Blake : Rebecca Kean.

www.jailu.com

ISBN : 978-2-290-03206-0



9 782290 032060

Inédit

Photographie :
More/Camerapress © Oredia
et H. Neleman © Getty

PRIX FRANCE :

12 €